

Quelques arpents de nuits. Le phénomène rave, vu de près

*François Gauthier**

Right to the extremes, that's what rave is for — Storm rave, a kiddie-candy rave, any rave. You are alive ! Alive ! Alive !

Tommy Sunshine, raveur américain¹

L'expérience la plus intense de ma vie, la paix, la fraternité. [Le rave] a changé ma perception des choses.

Stéphane, raveur montréalais²

Que signifie le rassemblement sur une base régulière de centaines — voire de milliers — de jeunes dans les replis de la nuit, autant de corps dansant jusqu'à l'aube et l'exténuation sous les assauts martelés d'une musique sans paroles ? Forcément quelque chose ! (Galland, 1997, p. 8) D'une importance que l'on peut sans risque qualifier de non-négligeable dans la culture occidentale contemporaine, le phénomène des *raves* demeure cependant peu ou mal connu. Certains ne connaissent ces jeunes que pour les avoir croisés un samedi ou un dimanche matin, sur les trottoirs ou dans certains restaurants, à peine sortis de la fête, leurs corps épuisés, parfois vêtus de larges pantalons en peluche ou d'autres oripeaux carnavalesques, les pupilles dilatées et, souvent, un léger sourire fixé aux lèvres.

Au seuil de ce numéro qui entend aborder certaines facettes de ces « technoritualités » *raves*, il semble d'abord opportun de présenter ces jeunes (pour la plupart) et de les suivre dans leur univers nocturne. Un univers qui, on le concède, demeure sans

* François Gauthier est étudiant au doctorat en sciences des religions à l'Université du Québec à Montréal. (frankg@internet.uqam.ca)

¹ Cité dans Silcott, 1999, p. 16.

² Cité dans Mongeau, 1997, p. 21.

doute, pour une majorité de nos contemporains, un objet aussi lointain et impénétrable que pourrait l'être la culture d'une obscure tribu de l'Afrique australe. C'est donc une présentation de ces soubresauts nocturnes que l'on proposera ici, sous forme de description d'un certain portrait-type d'un *rave* et de ses « raveurs³ ». Ce qui suit pourra ainsi servir de matériau de base au lecteur, qui pourra s'y référer lors des articles analytiques. Une telle description des *raves* est peut-être d'autant plus opportune ici qu'il n'en existe encore aucune qui soit parue à ce jour en langue française.

Récit d'une nuit : portrait-type d'un *rave*

Matin de mai en ville

Il est 11 heures. Dans ce restaurant du Centre-Sud de Montréal servant des déjeuners toute la journée, une faune bigarrée se côtoie. Il y a des gens qui, ayant fait la « grasse matinée », sont attablés devant un plat d'œufs bénédictine et un bol de café au lait fumant. D'autres semblent en pause de travail et commandent déjà les plats du midi. D'autres encore, des hommes en petits groupes, certains Américains, portant pantalons de cuir et camisoles blanches très serrés, semblent tout droit sortis d'une fête, peut-être un de ces événements nocturnes gais qui durent toute une fin de semaine⁴. Enfin, il y a ces jeunes, cinq en tout, trois gars et deux filles, calés sur leurs banquettes, mangeant peu mais enfilant les tasses de café. Kevin et Julie sont à leur aise, chacun dans son coin. Marie-Hélène, Étienne et Michel, en face, sont collés l'un sur l'autre, se tenant les mains qu'ils se massent sans relâche.

Julie est grande et svelte ; elle porte un pantalon d'armée usé et ample, et un t-shirt serré qui coupe au dessus du nombril qu'elle a percé d'un anneau. Ses cheveux, dans lesquels brillent des étoiles d'aluminium, forment deux lulus de chaque côté de la tête. Étienne et Kevin portent de très larges pantalons rouge et argentés en fourrure synthétique qui recouvrent totalement leurs souliers de

³ On me permettra de proposer la francisation, à la mode québécoise, du terme anglais « *raver* ». « Raveur » a en effet le grand avantage de pouvoir se conjuguer au féminin, en donnant « raveuse » ; et ce, sans que la forme au féminin ne s'éloigne trop du masculin.

⁴ Comme les « *Circuit parties* », cousins des *raves*, qui se présentent, eux aussi, comme autant de « technoritualités » nocturnes (voir plus loin).

*skate*⁵. Marie-Hélène, plus petite et plus ronde, porte des bas blancs épais jusqu'aux genoux, des espadrilles roses à plate-forme, une mini-jupe et une blouse ajustée, ces dernières blanches et en vinyle. Un stéthoscope pend à son cou et ses cheveux nattés sont coiffés d'un chapeau d'infirmière blasonné d'une croix rouge. Elle a une épaisse couche de fard argenté sur les paupières. Michel a un pantalon cargo et un t-shirt sur lequel le logo de la compagnie « Pepsi » est trafiqué en « *Jesus* ». Deux d'entre eux portent des « suce⁶ » autour du cou ; un autre, un sifflet. Kevin arbore un chapeau de *cowboy*. Deux longues chaînes en plastique relient les portes-feuilles des garçons de leur poche arrière à leur ceinture. Julie a un sac à dos en forme d'ourson en peluche. Ils ont entre 18 et 24 ans. Étienne, le plus jeune, est venu de Trois-Rivières pour rejoindre des amis qui allaient à une fête qui, selon la rumeur, il ne fallait manquer sous aucun prétexte. Il les a quittés il y a de cela une heure pour suivre ces nouvelles connaissances avec qui il est présentement assis.

À l'aise, tous les cinq, ils prennent une pause avant de repartir pour une autre fête qui commence à peine et qui se déroule dans un loft non loin, près du pont Jacques-Cartier. Étienne n'avait pas le goût de rentrer chez ses copains tout de suite pour s'y allonger, discuter et fumer des joints, même si, chez l'un d'eux, il y a des tables tournantes et qu'on promet de s'occuper de « l'ambiance ». Il a rencontré Michel et compagnie durant la nuit, et ils lui ont proposé de venir avec eux pour continuer de festoyer : « Ça va être intime et le DJ⁷ est super bon, *full groove* ».

Ils ont déjà passé la nuit à danser.

⁵ Chaussures de sport utilisées à l'origine pour la pratique de la planche à roulette — ou *skateboard* —, et devenues l'un des emblèmes de certaines sous-cultures des jeunes, notamment chez les raveurs. L'institutionnalisation des *raves* a coïncidé avec une croissance de l'importance accordée à la mode vestimentaire dans le milieu, le port de certains items de certaines marques devenant autant de « totems » distinctifs (sur la notion de totem appliquée au monde contemporain, voir Ménard, 1999).

⁶ Autre emblème cette fois spécifique à plusieurs sous-cultures *raves*, la « suce » comme on dit au Québec, ou la sucette, fait partie d'un abondant ensemble de références à l'enfance. Objets de la petite enfance (sucette, ours en peluche, bonbons, etc.) et comportement « bon enfant » se retrouvent liés aux cultures *raves* dans plusieurs pays.

⁷ DJ : *disc jockey*, personnage central des soirées *raves*, dont on reparlera plus loin.

Préparatifs

La fête se tenait dans un entrepôt désaffecté d'un quartier industriel du nord de la ville. Certains ont pris le bus, d'autres leur voiture, ramassant des copains et des « amis d'amis » en chemin. Le lieu était difficile à trouver : une entrée cachée au fond d'une ruelle où attendaient déjà plus d'une centaine de personnes, malgré le fait qu'il était tôt : 23 heures. Cela faisait près d'un mois que certains attendaient cet événement : « tout le monde allait être là ! », disait-on. Le producteur était reconnu pour offrir du son impeccable, des lieux stimulants, un *chill-out*⁸ où on pouvait décompresser et se parler, des gens payés pour donner des massages, etc. Il était aussi, détail de grande importance, reconnu pour son dévouement et son esprit *underground*.

Étienne avait recueilli des informations sur Internet ; puis, des amis de Montréal, connus dans une autre fête huit mois auparavant, l'avaient appelé pour lui demander s'il allait venir et pour l'inviter à « squatter chez eux », s'il en avait besoin. D'autres avaient ramassé le dépliant — communément appelé « *flyer* » — de l'événement dans un petit magasin de disques du boulevard Saint-Laurent, au deuxième étage, au-dessus d'une épicerie marocaine, et dont la porte d'accès est presque invisible de l'extérieur. D'autres encore s'étaient vu remettre le *flyer* en main propre, à la sortie d'une autre fête du genre. Un des DJs annoncés était particulièrement réputé. Le nom de l'événement, *Infinity*⁹, flottait sur le devant du *flyer* dans un nuage de fractales rouges et vertes, au-dessus d'une spirale cosmique noire et bleue d'où émanaient des sphères luisantes et des motifs organiques. Le mot avait couru : la fête allait être décapante !

⁸ « *Chill-out* », comme se « refroidir » (de la chaleur de la danse), relaxer. L'idée est née dès le début des *raves* de proposer un endroit un peu en retrait des salles principales échauffées et assourdissantes pour ceux qui désiraient se réhydrater, s'étendre sur des divans et discuter. On y joue souvent une musique (électronique, bien sûr !) aux sonorités apaisantes (dites souvent « organiques ») et au rythme moins rapide et plus effacé. Voir M. Silcott, « The Rise and Fall of the Chill-out Ideal », dans Push et Silcott, 2000, p. 107-108.

⁹ Il s'agit là du nom d'un événement qui a eu lieu le 26 avril 1997 à Montréal mais qui pourrait avoir lieu le mois prochain ou avoir eu lieu en 1994. C'est un nom assez typique pour ce genre d'événement. La description du *flyer* est fictive mais caractéristique. Pour une typologie et une analyse sommaire de ces dépliants, éléments emblématiques de la culture *rave*, voir Schütze, 1997.

La plupart avaient déjà leurs billets en main lorsqu'ils se sont pointés dans la ruelle, billets achetés chez ce même disquaire (ou un autre du genre). Le coût : 25 dollars. Beaucoup en ont aussi profité pour aller s'acheter un nouveau chandail ou un nouveau pantalon. D'autres, comme Marie-Hélène, moins nantie, ont fait les friperies de l'avenue Mont-Royal pour dénicher quelque chose d'original. Le prix du billet, de l'*ecstasy*¹⁰ (pouvant coûter de 20 à 40 dollars à Montréal, ce qui est cher comparé à d'autres endroits : on peut s'en procurer pour aussi peu que 5 livres à Londres, soit près de 12 dollars¹¹), de la bouteille d'eau (de 2,50 à 5 dollars), tout cela est déjà un gros morceau pour une étudiante à temps plein en première année d'études littéraires, ne vivant que de prêts et bourses en attendant de se dénicher un emploi d'été. Elle a pris beaucoup de temps pour « s'arranger », même si elle allait sans doute se débarrasser du chapeau et danser en soutien-gorge au bout

¹⁰ Soit la drogue de choix parmi les raveurs, de la famille des amphétamines et autrement connue sous son acronyme chimique MDMA, ou 3,4 méthyldioxyamphétamine. Synthétisée pour la première fois aux alentours de 1912 par la compagnie pharmaceutique allemande Merck, cette méthamphétamine ne semble pas avoir connu de véritable usage dans la pharmacopée moderne, bien que plusieurs histoires plus ou moins vraisemblables aient circulé à ce sujet. Redécouvert dans les années soixante-dix et classé auprès du LSD comme catalyseur permettant un apprentissage d'ordre spirituel, le MDMA fut utilisé en psychothérapie par un cercle de médecins, aux États-Unis puis en Europe (son usage accélérerait le progrès thérapeutique en matière de confiance et d'estime de soi, de résolution de traumatisme, etc. ; voir Saunders et Doblin, 1996, p. 123-134 ; Peterson, 1996, p. 31-36). C'est au cours des années quatre-vingt que le nom *ecstasy* lui fut accolé et que débuta son usage comme drogue récréative. Le MDMA a été classé substance illégale en 1985 aux États-Unis, rejoignant les mesures législatives des autres pays occidentaux. Au Canada, cette substance est classée à l'annexe H de la Loi sur les aliments et les drogues, et donc considérée comme « une drogue à usage restreint dont la possession est interdite et passible de sanctions pénales » (Peterson, 1996, p. 10). On peut consulter Saunders et Doblin, 1996 ; Collin, 1998 ; Reynolds, 1999 ; Push et Silcott, 2000, pour tout ce qui se rattache à cette substance.

¹¹ L'Angleterre est particulièrement reconnue pour sa consommation d'*ecstasy* qui atteint des niveaux records (on parle de plus d'un million de comprimés à chaque semaine) (Push et Silcott, 2000 ; Ward et Pearson, 1997, p. 140). On en consomme plus, et plus souvent, à tel point que la consommation y est considérée non plus un phénomène marginal, mais plutôt un état de chose normalisé. Selon mes observations ainsi que celles menées par l'organisme de prévention GRIP-Montréal, qui demeurent qualitatives et donc limitées, la consommation québécoise demeure bien timide en comparaison.

de quelques heures, quand le « gros *trip* » commencerait. Julie, elle, s'est finalement fait faire le tatouage dont elle rêvait depuis longtemps : une petite araignée sur un pétale de fleur, dans le bas du dos. Elle le montre fièrement en décollant le pansement. Elle n'est pas la seule à être tatouée, ce soir-là. Les marquages corporels y abondent. Encore plus ont des *piercings* un peu partout. Marie-Hélène, c'est la langue, au fond : une *barbell* avec une longue tige¹². Arcades sourcilières, creux sous la lèvre inférieure, nombril, narines, les recoins de l'oreille — tout est possible. La consigne en matière de choix : « trouver ce qui nous représente bien ».

Michel ne met jamais autant de temps sur son habillement. Il voulait « être bien pour danser », c'est tout. Il aime porter ce t-shirt, ce qu'il voit comme un geste politique, dans un « système qui essaie de te vendre n'importe quoi, même dans les toilettes ». Il se tient la plupart du temps dans les bars qui « jouent du rock alternatif, ben bruyant », mais c'est dans ces « fêtes-là qui ne finissent plus, où c'est vraiment intense », qu'il sent qu'il peut « vraiment se défouler ». Il travaille dans une compagnie de livraison, « en attendant de voyager » ou de fixer un choix d'études.

Kevin a déjà publié un recueil de poésie dans une petite maison d'édition, ce qui lui a récemment valu un prix littéraire. Il est né d'un père anglophone et d'une mère francophone, et a grandi dans les Cantons de l'Est. Il écrit en français, « pour se trouver ». Mais sa première fête du genre a tout changé. Il est déménagé à Montréal, a eu une « blonde » puis un « chum », avant de devenir célibataire. Il a abandonné ses études toutes neuves en droit (« c'était pour plaire à mon père ») et a commencé « à *mixer* des disques », puis à faire sa propre musique sur un ordinateur qu'il a « monté » lui-même, avec « tout ce qu'il faut » de puissance et de logiciels. Il a joué dans quelques petits *partys* avant de décider d'en organiser lui-même, « pour vraiment faire *tripper* le monde et leur faire connaître l'esprit du *peace, love, unity* et *respect*¹³ ». S'il est

¹² Soit la forme d'une petite haltère.

¹³ Ces quatre termes, dont les initiales constituent l'acronyme PLUR, résument en quelque sorte ce que signifient les *raves* pour une bonne partie de leurs participants. Bien que les valeurs de paix, d'amour et d'« unité » aient fait partie de la trame sur laquelle se sont tissés les *raves* dès le départ, l'acronyme comme tel est une « invention » nord-américaine qui s'est ensuite répandue, suivant le goût des nord-américains pour les *catchwords* (slogans courts et percutants) (M. Silcott, *conversation personnelle*).

un peu triste du fait que ses parents ne l'appuient pas dans ses nouveaux choix — qualifiés par ceux-ci de « radicaux » —, il confie du même coup à Julie que « de toute façon, les vieux ne comprennent jamais les jeunes. Ils pensent toujours qu'on fait n'importe quoi, qu'on n'est pas sérieux ».

Cette nuit, toutefois, Kevin n'a rien organisé. Il est là pour *tripper* lui-même en « s'inondant de musique » et pour fraterniser avec ses amis, « sans être sur rien » (c'est-à-dire sans prendre de drogue). « Une couple de *smart drinks*¹⁴, c'est assez pour me donner de l'énergie pour danser. De toute façon, juste l'énergie du monde pis la force de la musique, c'est comme si je la sentais, l'ex¹⁵. C'est comme si mon corps avait une mémoire pis que juste le monde pis la musique c'était assez pour déclencher le *buzz*. » Un frisson agite son corps et fait place à un sourire.

Arrivés tôt, nos jeunes ne font pas la file longtemps. Ils s'entassent avec les autres le long du mur de brique rouge, jusqu'à la porte. Le pavé est craquelé, semé de mauvaise herbe. Une lumière, au-dessus de la porte, éclaire faiblement. On avance lentement, parlant à voix basse. On salue des connaissances de la main, mais c'est à l'intérieur que l'on s'embrassera, que l'on se parlera. On entend le vrombissement de la basse à travers le mur, et la conduite d'aération vibre avec elle. *Boum-boum-boum*. Le rythme est déjà rapide. Deux armoires à glace gardent l'entrée, laissant un filet de gens pénétrer à l'intérieur, où deux autres « gars de la sécurité », t-shirts et pantalons noirs, *walkie-talkies* à portée de main, les fouillent en tâtant le long du corps et en vérifiant les sacs.

Pénétration

Une série d'escaliers et de couloirs plongés dans une semi-obscurité les rapprochent de l'enclave d'où origine le son. La basse se fait plus insistante. *Boum-boum-boum-boum*. Une musique que la plupart de ceux qui sont extérieurs à cet univers qualifierait de *bruit* : une musique sans musicien, sans véritable instrument,

¹⁴ Littéralement : « boissons intelligentes ». Celles-ci sont habituellement faites à partir de jus de fruits préparés sur place, auxquels on rajoute des vitamines, de la caféine, de la guarana, du ginseng et/ou d'autres énergisants « naturels », et que l'on vend avec l'eau et d'autres boissons énergisantes embouteillées.

¹⁵ L'*ecstasy*.

hautement percussive, produite à partir de machines et, dans ce cas-ci, construite sur la régularité d'un seul et même rythme qui ne s'interrompt que parfois, toujours pour mieux reprendre. « Wow ! C'est écœurant ! Crisse qu'on va tripper ! », lance Julie, en sautillant. Leur amie Cinthia court aux toilettes. « Il va y avoir une file là tout à l'heure ! Ils ont mis des toilettes sèches en plus mais ça ne sera pas assez. Il y a plein de lavabos qui marchent, par exemple ! »

Étienne est arrivé plus tard et a donc fait la file plus longtemps. Quand il pénètre dans l'entrepôt, vers une heure et demie du matin, les deux grandes salles sont déjà pleines de monde. Dans une des salles, le *beat* est vraiment rapide, avec des salves de son comme des vagues de métal, et des craquements aigus très saccadés. Une autre série d'escaliers le conduit à une autre salle. Dans celle-ci, un peu plus grande, la basse est plus « ronde » et le rythme juste un peu moins rapide, avec des strates de son et des ondulations frétilantes. Sur deux écrans suspendus à des murs opposés de la salle bondée sont projetés, d'une part, la courte séquence — toujours recommencée — d'un vieux film sur les dauphins et, d'autre part, le jeu d'infinies spirales qui tournent en changeant de couleur. Une lueur laiteuse s'en dégage et baigne la foule.

Kevin est assis sur un divan avec des connaissances dans une petite salle qui fait un peu « salon » et qu'éclairent doucement des chandelles. C'est le *chill-out*. Contrairement aux salles principales, on s'y entend parler.

— Dan est pas là ?

— Non. Lui, c'qu'il aime, c'est le *drum'n'bass*. T'sais : Boum-tchac-(...)-boum-tchac-boum-tchac ! Y en a pas à soir.

— Ouais, c'est vrai que c'est le fun pour danser, mais c'est tellement plus facile de se laisser aller sur ce qui joue-là ! Bon, justement, j'y vais !

Des joints de marijuana circulent librement, à la ronde. Une fille en robe japonaise s'arrête : « Je peux en avoir une *puff* ? »

Ecstasy

Marie-Hélène est visiblement nerveuse. Elle n'a pas fait d'*ecstasy* depuis plus de huit mois. Kevin dit qu'il lui en a trouvé de la bonne : « Elle te prend, tu te laisses faire. » Vaut mieux arriver avec son « *stock* » acheté d'avance. Les comprimés sont

aisément dissimulables, et il n'est guère difficile de passer les fouilles avec une petite quantité. Il n'est cependant pas évident de trouver où en acheter si on est néophyte. Il faut des contacts, souvent des gens qui sont « dans la scène » depuis longtemps. Étienne veut y aller à fond — *ecstasy* et un peu de *speed* — mais il a dû s'en procurer sur place, ses amis de Montréal n'en ayant pas assez avec eux pour lui en refiler. « Le gars avec la chaîne, là-bas, près de l'escalier. Je l'ai *spotté*. Il sifflait “ x, *speed* ” quand je suis passé tout à l'heure. J'espère qu'elle va être bonne. Des fois, là, c'est pas terrible. »

Marie-Hélène a déjà dansé plus d'une heure avant de se sentir prête : au milieu de la salle, entourée, à fermer les yeux et à se laisser porter par la musique, puis à regarder les gens autour, à échanger des mouvements, comme avec le gars qui portait un costume un peu à la « Star Trek » et qui faisait comme s'il nageait dans l'espace. Ils ont échangé des sourires et des gestes en dansant, puis se sont échangé une balle imaginaire. Il lui a passé sa bouteille d'eau, puis ils sont partis chacun de leur côté, se frayant mollement un chemin plein de détours à travers les autres danseurs. Elle retrouve Michel après l'avoir longuement cherché. L'amie d'une amie, Misha, vient dans une soirée de ce genre pour la première fois. Ce sera aussi la première fois qu'elle prendra de l'*ecstasy* : « La meilleure ! », lui a-t-on dit. Mélissa et Luc « s'occupent d'elle ». Le scénario typique : elle a entendu parler de ces soirées-là, avec la musique techno et tout, comment ça change les gens et leurs goûts, comment c'est sympathique à l'intérieur, comment les gens se sourient, comment on danse pendant des heures, comment on « apprend à aimer son corps ». On lui a déjà expliqué ce que ça faisait : « L'effet est simple, mais difficile à décrire » (Saunders, 1998). « Tu verras ! » Mélissa et Luc resteront auprès de Misha toute la nuit, la mettant en confiance s'il le faut et l'obligeant à « travailler son *ex*¹⁶ », à en arpenter les possibilités. Ils vont la prendre tous ensemble, en complices, dans un coin près des enceintes, après être allés acheter leur bouteille d'eau : « À partir de maintenant, plus besoin d'argent. Sers ça comme il faut. »

¹⁶ Dans le milieu des *raves*, on ne considère pas l'usage de l'*ecstasy* comme quelque chose de purement passif. Aiguissant la sensibilité du corps (voir les effets de cette drogue, plus loin), les effets de l'*ecstasy* sont bonifiés par le mouvement, la nouveauté et les expérimentations, d'où l'expression ci-haut. Voir Joos, 1997, p. 11.

Michel et Luc sortent le « *stock* ». Luc a des comprimés¹⁷. Michel, lui, dépose une gélule dans la main de Marie-Hélène. La gélatine est déjà moite à cause de la chaleur qui règne dans la salle. Un regard pour tous à la ronde, une respiration et hop !, c'est avalé. Michel grimace et avale une bonne rasade. « Qu'est-ce que t'as ? »

— C'est amer !

— Tu la croques ? Pourquoi tu fais pas juste l'avalier ?

— Pour savoir ce qu'il y a dedans ! Quand y a vraiment du MDMA, quand c'est vraiment de l'*ex*, ça goûte tout de suite. Une espèce de piqûre chimique ben amère. Le goût ne part même pas tout' avec de l'eau.

— Et puis ?

— Elle va être bonne ! C'est en plein ce que Kevin m'a dit que ce serait.

— C'est-tu de l'héroïne qu'y a là-dedans ? C'est ça que Paul m'a dit.

— C'est de la niaiserie, moi je pense, les histoires d'héroïne. C'est pas parce que c'est fort que c'en est. J'ai un ami qui en a fumé, de l'héro, pis qui dit que ça fait pas ça pantoute. Pis ça coûte ben que trop cher. Tu coupes pas de l'*ecstasy* avec ça ! Peut-être du PCP¹⁸ ; ça coûte rien, ça.

Misha est nerveuse à son tour. « On est là, ma belle, on te lâchera pas, lui dira Mélissa. Viens t'en. On va aller danser un peu en attendant le *rush*. »

¹⁷ Gravés de logos de compagnies (*Mitsubishi, Apple, Dubble Bubble, Volkswagen, BMW*, etc.) ou autres graphiques simples (Eurodollar, colombe, lapin *Playboy*, signe de « *peace* », cœur, *smiley*, emblème soviétique, etc.) et de couleurs diverses — rose, blanc, crème, vert pâle, bleu pâle — les comprimés d'*ecstasy* changent continuellement d'apparence selon les « arrivages ».

¹⁸ Le composé synthétique de la mescaline qui, en raison de son très faible coût de production et de la facilité de celle-ci, se retrouve bien souvent comme agent actif dans les comprimés d'*ecstasy* en remplacement d'un certain pourcentage de MDMA, d'autant plus que cette substance faisait déjà partie de la pharmacopée des bandes criminelles qui ont, depuis 1996 environ au Québec, investi ce marché (le scénario est sensiblement le même ailleurs). La mescaline a un effet « écrasant » qui peut facilement donner l'impression d'être du « vrai bon *stock* » pour ceux qui ne connaissent pas les effets du MDMA pur, autrement reconnaissable. Pour des données québécoises sur la composition des comprimés d'*ecstasy*, voir Peterson, 1996.

La force du son

Dans les deux grandes salles maintenant bondées (ils devaient être plus de deux mille personnes, un *party* moyen), des gouttes d'eau perlent au plafond : de l'humidité condensée qui retombe sur les danseurs. La musique continue de gronder, comme une trame sur laquelle se déroulent tous les gestes et toutes les pensées. Impossible d'y échapper — la force du son est telle que le corps semble vouloir bouger tout seul. Le fait d'être autant de gens ne fait qu'amplifier ce désir de s'élancer, ou encore de simplement onduler sur les fréquences qui planent au-dessus des basses. Des jets de lumière passent au-dessus des têtes et des bras levés — rouges, verts, bleus — comme des nuées que recoupent ensuite des lasers et des stroboscopes. Engagé dans la mer des danseurs, il est presque impossible de se retrouver. Que des gens, partout autour, fixant ceci ou cela, ou les yeux fermés, tout simplement.

Le son émane d'enceintes empilées placées aux quatre coins de la pièce. Chaque « tour de son » fait plus de trois mètres. Le sol en béton vibre à cause de l'intensité des basses. Celui qui détient la clé du son est le DJ (*disc jockey*), qui opère à partir d'un bout de la salle. On ne le voit presque pas, caché qu'il est derrière les jets de lumières et les enceintes. Élevé de deux pieds environ au-dessus du niveau du sol, il jette de temps à autre un regard sur l'étendue des corps en danse, comme pour en prendre le pouls. Écouteurs sur la tête, avec trois tables tournantes et quelques machines devant lui, il s'agite sans cesse, pigeant des disques derrière lui et les posant sur les platines, semblant ajuster ceci ou cela, tournant sans cesse des boutons sur ses consoles, tout en marquant le rythme du mouvement de ses hanches. Spectacle intrigant. Que fait-il ? À quoi servent tous ces boutons ? Difficile de savoir, dans cette nuée électronique que crachent les enceintes, quels effets peut bien avoir chacun de ses gestes. Pourtant, personne ou presque ne le regarde, occupé que tous sont à danser, à se regarder, à se toucher même. On ne peut pas dire de la foule qu'elle est tournée vers lui outre mesure : « Tant qu'il met de la bonne musique, c'est tout ce qui compte ! »

Soudainement, dans le halo sonore, les basses viennent de disparaître ; le rythme, de cesser. Les lasers ne scandent plus l'espace ; une luminosité plus uniforme revient momentanément. Les hautes fréquences, comme un crescendo de cymbales, amorcent une spirale ascendante effrénée, puis relâchent. Un son au motif

moi. Je me suis dit que je l'aimais vraiment, elle. Dans le fond, c'est comme si tout ce qu'elle m'a dit (et tout ce que j'ai dit aussi) était plus *vrai* que d'habitude. Comme s'il n'y avait plus de barrières. On s'est serrées toutes les deux dans nos bras. J'ai regardé mon ami Luc, qui était là aussi, et j'ai pensé la même chose. Je l'ai vu de cette même manière. J'ai regardé le monde autour, qui dansait, et je me suis dit qu'eux autres aussi, je les trouvais beaux. Ça m'a fait sourire.

Je pense que je n'entendais plus la musique depuis que c'était embarqué [les effets de l'*ecstasy*], même si j'étais assise à côté des *speakers*. Mais là, c'est revenu tout d'un coup et ça a capté toute mon attention. Wow ! Le son, maintenant ! J'aimais ça, avant, le techno, mais depuis ce moment-là, on dirait que je comprends vraiment toute la force qu'il y a là-dedans. C'est comme si le son ondulait et que ça me rentrait dedans, jusque dans les os. Ça vibrait, à l'intérieur. Je me suis touchée et j'ai remarqué que je transpirais, même si je n'avais pas bougé. Quand je regardais autour, c'était comme si y avait un espèce de halo magique qui entourait tout, et que tout le monde était lumineux. Tout était plus réel. Tout avait l'air nouveau.

Luc m'a demandé si ça allait. Je n'avais plus vraiment le goût de parler, c'est drôle. Je lui ai dit que c'était *cool*. Je pense que mon sourire en disait plus long que mes mots ! Il m'a dit de venir danser. Ouf ! Ça me tentait pas vraiment de me lever. Je serais restée là toute la nuit, je pense, juste à regarder le monde et à écouter la musique. J'ai réalisé que j'avais la tête qui bougeait toute seule sur le *beat* ! Il m'a dit qu'il fallait bouger, que ça allait ouvrir plein d'autres portes. Je lui ai fait confiance. Je savais qu'il n'allait pas me forcer à faire quoi que ce soit et que je pouvais toujours revenir m'asseoir, si je voulais.

C'était drôle de savoir que j'étais *gelée*, parce que j'étais capable de penser. J'aurais pas fait des maths, là, c'est sûr !, mais j'étais capable de penser et de parler normalement. Mon ami Michel a dit qu'il avait même déjà fait l'épicerie pendant qu'il était encore *buzzé* ! J'étais la même, mais on dirait que j'étais juste plus *là*.

J'ai tremblé un peu en me levant. Je me sentais lourde et molle. Mais ça a pris quelques secondes et *bang* !, il y a eu une vague d'énergie incroyable qui est montée dans mon corps. On aurait dit que ça allait avec la musique. J'ai suivi Luc et Mélissa, on est rentré dans la foule, comme si on se faisait avaler. Le *party* était vraiment *pogné* à ce moment là. Luc a dit que le DJ avait changé, que c'était pas le même que plus tôt. C'est vrai que le musique n'avait pas la même texture qu'auparavant. Je ne sais pas qui c'était qui *spinnait*, mais c'était bon. J'ai dansé comme une folle.

C'est là que la deuxième vague a embarqué. Ça m'a inquiétée un peu, mais j'avais déjà pas mal moins peur que pour la première. C'était comme une grosse pression sur tout mon corps, qui devenait de plus en plus forte. Je pense que j'ai eu le tête qui est partie par en arrière et que j'en ai perdu des bouttes ! Je me concentrais sur ma respiration. C'était bon de sentir l'air entrer. La musique était comme une grosse bulle qui me glissait dessus. J'étais complètement *space*, perdue dans mon petit nuage de glace sèche, de lumière et de son. C'était bon comme un orgasme ! Y en a qui disent que c'est aphrodisiaque, l'*ex*. Mais moi, je sais pas, j'avais pas le goût de me faire tripoter. Y paraît même que ça fait rapetisser le pénis des gars ! J'avais plus le goût de me faire toucher partout, de me faire masser. Je me caressais les mains, le cou. On dirait que Luc et Mélissa ont compris, parce qu'ils ont commencé à me masser et à me flatter, un en avant l'autre en arrière : les bras, la tête, le dos, les jambes. Mmmm !

Ce bout-là, ça été très intense pis ben, ben le fun. Je me sentais vraiment libre, vraiment bien.

Vivre le chaos

Sébastien danse à tout rompre. Lui, il a pris du *speed*. L'effet s'est glissé lentement en lui, prenant presque deux heures pour s'installer — il ne s'en serait « même pas rendu compte ». Il déclare, en expliquant son *trip*, qu'il n'y a pas eu ces « vagues folles », comme avec l'*ex*. Juste une impression d'être indestructible, un désir intense de sentir la musique le transpercer, et de l'énergie à revendre qui lui permettra de tenir bon toute la nuit — même qu'il aura sûrement peine à s'endormir le lendemain, en après-midi. Il n'a que le goût de « faire des folies, de sauter partout, de faire des culbutes, de rire ». L'*ecstasy*, selon lui, « c'est trop incertain, avec les motards²⁰ qui contrôlent le marché, et tout. On ne sait jamais à quoi s'attendre. » En gros, les effets les plus marqués de l'*ecstasy* doivent durer six heures, environ, mais un de ses copains est déjà resté près de trente-six heures dans un état de stupeur, sans pouvoir dormir. Il n'a pas trouvé ça drôle. Avant, à ce qu'il paraît, « la qualité de l'*ex* était meilleure ». C'est aussi l'opinion de bien des gens, dans le milieu. « Là, il y a toujours des gens qui sont malades, il y en a toujours une gang qui ont l'air

²⁰ Les bandes criminelles qui, entre autres (et cela est maintenant bien connu des autorités), contrôlent le marché de la drogue dans le réseau des plus importantes fêtes techno.

d'être des fantômes dans les *partys*. » Maintenant, poursuit-il, « on dirait que les *dealers* profitent du fait qu'il y a plein de nouveaux dans la scène pour leur passer n'importe quoi. Surtout dans les gros événements.²¹ »

Misha danse en relâchant toutes les parties de son corps, comme un pantin dans un jeu. Luc est parti « explorer ». Marie-Hélène a l'air de placer des cubes l'un sur l'autre dans l'espace devant elle. Des regards complices s'échangent à la ronde, avec des inconnus, se muent en sourire, comme s'ils se reconnaissent dans le partage d'un savoir secret. Julie et Kevin apparaissent soudainement, sortis de nulle part. On lance des cris et on s'échange des étreintes, comme si ces retrouvailles refermaient des années d'absence.

Michel simule des redressements assis, mais à la verticale. Avant de faire de l'*ecstasy*, il était plutôt renfermé et méfiant. Peu confiant en lui-même, aussi. Il n'avait jamais dansé. Son corps ne lui plaisait pas et il se sentait intimidé. Maintenant, il faut l'arracher à la piste de danse. Il a même commencé à *spinner* des disques chez lui. Des histoires comme ça, autour, si on se plaît à les conter, on ne les compte plus. Pourtant, il confiera plus tard à Luc que, s'il a « ben trippé, et tout », ce n'était pas aussi bon que d'autres fois : « Je sais pas. J'étais comme moins surpris, ça a eu moins d'effet. C'est peut-être la musique ? Je suis content que vous soyez là, par exemple. Ben content. »

D'autres, ce soir, ne semblent pas aussi extatiques que Misha, Luc et Mélissa ; du moins à ce que l'on peut en juger de l'extérieur. C'est le cas de certains danseurs qui, torse nu, répètent sans cesse, depuis des heures, les mêmes mouvements de convolution avec des bâtons fluorescents, tandis que leurs regards demeurent figés dans l'espace vide devant eux, dans un autre monde. À quelques reprises durant la soirée, on croise aussi de ces jeunes qui tremblent en se cherchant un coin pour s'y recroqueviller. Souvent, des amis ou encore des gens de la sécurité finissent par les escorter aux toilettes

²¹ Il semble bel et bien que la période d'implantation des *raves* se fait sous les auspices de drogues de meilleure qualité. Cet état de choses ne dure toutefois pas très longtemps, et cela est vrai de façon généralisée. D'un autre côté, croire au fait que « la drogue et les *partys* étaient meilleurs avant » constitue une véritable légende urbaine que l'on entend peut-être trop souvent pour ne pas y voir une sorte de « nostalgie des origines » peut-être trompeuse. De plus, en ce qui concerne les abus de substances, on s'entend pour dire qu'il y en a eu de toutes les époques, et non seulement à partir d'un certain éloignement des « origines », même si les abus peuvent alors devenir plus fréquents.

ou à l'extérieur, pour prendre l'air, pour s'asperger, pour se réhydrater, ou pour vomir. D'autres sont étendus par terre, les yeux fermés ; il semble impossible de savoir ce qui peut bien se passer en eux. Impossible de dresser un bilan neutre de l'état des êtres croisés durant la nuit. Impossible aussi de réduire à un seul type les expériences qui y sont vécues. L'impression que chaque participant gardera de son expérience ce soir-là dépend grandement de la qualité de celle-ci et de l'environnement.

Marie-Hélène, pour sa part, flotte maintenant au-dessus du sol. Son chapeau d'infirmière et sa blouse reposent quelque part, sur une enceinte ou près d'un mur. Dix garçons la portent à bout de bras, une main retenant, l'autre massant, traçant un parcours sans but dans la salle entre les danseurs qui s'agglutinent et glissent tout autour. Elle paraît s'être complètement abandonnée. Les bouteilles d'eau passent de main en main. On les garde à vue, dans les mains ou dans une poche de pantalon, pour ne pas oublier de boire. « Il faut s'hydrater ! » : c'est la seule règle. Quelqu'un part pour remplir deux ou trois bouteilles vides. Combien de temps a-t-il été parti ? On ne saurait dire : les repères du temps ont pris la fuite.

Retour au jour

La lueur du jour filtre à travers les carreaux sales de l'ancien entrepôt. Des cris retentissent à nouveau, comme si quelque chose venait d'être conquis. Une vigueur nouvelle s'empare des danseurs. Encore et encore.

Une fois le jour bien levé, on s'assoit le long des murs. Les danseurs ont de plus en plus d'espace. Le *chill-out* se remplit. C'est là que Kevin rencontre Étienne et ses amis. On y est couché pêle-mêle sur de vieux divans. On se masse, on discute, on fume des joints. Si certains ne semblent pas rassasiés, d'autres, au contraire, paraissent crevés. Les traits tirés, ils attendent que leurs amis soient prêts à partir et donnent des signes de lassitude. Il peut être huit ou neuf heures du matin avant qu'une certaine partie des participants ne songe réellement à partir. Les transports du retour s'organisent. « Qui va par là ? » On s'échange des numéros de téléphone. Certains s'embrassent langoureusement, pendant de délicieux et interminables instants. Misha et Marie-Hélène commencent à « redescendre » : « Wow ! » Misha demande, comme lavée par des heures de vagues sur un bord de mer : « Comment vous faites pour ne pas faire ça tous les jours ? »

— Justement, faut que ce soit spécial. Pis de l'ex, le plus t'en fait, le moins c'est bon. Faut espacer les doses, comme ça c'est toujours aussi bon. Une histoire de sérotonine : une hormone, ou quelque chose du genre²².

Mélissa a retrouvé son chapeau et sa blouse. Elle et ses amis sortent à l'air matinal — frais, presque froid — de la ruelle. Il va faire beau. On leur tend des *flyers* avec de l'information sur de futurs événements. Kevin en montre un à Étienne : un carré de papier photocopié, avec le dessin stylisé d'un grand Africain qui danse sous un pont de fer au rythme des tambours. Le graphisme monochrome et la qualité bon marché du papier tranchent nettement avec d'autres dépliant plus léchés.

— Regarde. C'est là qu'on s'en va. Le loft d'un gars ben cool dans le bas de la ville. Il fait des *afters*²³ chez lui avec des DJs. C'est juste cinq dollars, pis c'est pour payer ses temps de studio. Il va enregistrer des *tracks* bientôt. C'est du bon *tech-house*²⁴. Y a plein de divans chez lui, pis on a accès au toit.

— C'est parfait !

Une auto s'arrête près d'eux :

— Vous voulez un *lift* jusqu'au métro ?

— Non, c'est beau. Je pense qu'on a envie de marcher. Merci !

²² En effet, les effets plaisants de l'*ecstasy* diminuent avec un usage fréquent, tandis que les effets déplaisants, eux, peuvent commencer à se faire sentir ou encore devenir de plus en plus importants : dépression, difficulté du retour à la normale, et même agressivité. L'*ecstasy* et le *speed* nécessitent que l'on prenne du temps pour récupérer et du temps de repos entre les doses pour que les effets recherchés soient pleinement sentis. Pour une synthèse de ces effets et des profils de consommation, etc., voir Peterson, 1996. Saunders et Doblin, 1996, et Push et Silcott, 2000, renferment aussi d'importantes informations sur les effets et usages de l'*ecstasy* et des autres drogues que l'on retrouve dans le milieu des *raves*.

²³ L'abondance du phénomène des « après-fêtes » techno constitue un phénomène en soi. Regroupant les plus endurcis des fêtards et aussi d'autres qui préfèrent ces rendez-vous aux fêtes nocturnes plus imposantes, les partys *afters* sont habituellement tenus dans des lofts ou autres endroits privés, mais peuvent aussi avoir lieu dans certains bars, cafés ou clubs à tendance techno. Ces lieux ouvrent entre 10 heures du matin et 2 heures de l'après-midi pour s'étendre jusqu'en début de soirée. Une série de DJs y assure l'indispensable ambiance musicale.

²⁴ Un style particulier de techno caractérisé par un son aux couleurs minimalistes (voir les musiques des Richie Hawtin et Jeff Mills, notamment).

Kevin, le jeune poète, a écrit ces lignes au sortir d'une de ses premières expériences dans ces fêtes :

Nos oreilles bourdonnent encore. La surface de nos corps aussi. Chaque pas est une caresse. Nous marchons en silence, collés les uns contre les autres, savourant le fait d'être là, dans la fraîcheur matinale, au sortir de la nuit. Des automobilistes grillent des feux rouges : peut-être sont-ils pressés d'aller travailler ? Nous échangeons des sourires. L'esprit oscille entre la lucidité et le départ vers cette zone étrange qui borde le sommeil, sans jamais s'y commettre. Ni éveil, ni sommeil, seulement une sorte de voyage dans les paysages du possible. La traversée de l'île en métro, du nord au sud, prend des allures de périple imaginaire.

— On va se boire un café en sortant ?

Remarques sur le portrait-type

Cette soirée passée à danser sur du techno, entre rêve et réalité, c'est là une soirée « *rave* », ces événements nocturnes qui font courir et danser en masse des jeunes adultes et adolescents surtout, mais aussi d'autres plus âgés, depuis plus de dix ans. Ce récit, il faut le noter, vise à faire ressortir les caractéristiques principales et la qualité enchanteresse de ces événements. C'est donc l'histoire d'une expérience réussie qui a surtout été retenue, du genre de celles qui ont marqué tant de raveurs et qui perpétuent un certain idéal du *rave* qui attire à son tour de nouveaux participants. Les personnages sont tissés de bribes recueillis sur le « terrain », depuis 1991 quoique de façon discontinuée, au Québec, à New York, au Royaume-Uni, en Hollande et en Allemagne.

Un *rave* à New York, à San Francisco, en Europe ou en banlieue de Sao Paulo sera nécessairement différent d'un *rave* montréalais, les particularités culturelles et socio-économiques de chaque endroit en orientant l'effervescence et le sens. Les styles musicaux (les « variétés » de techno sont nombreuses), aussi, peuvent moduler un certain ensemble de styles et de socialités (Reynolds, 1999). Ainsi, les *raves* de types « *hardcore*²⁵ », par exemple, aux

²⁵ Littéralement « noyau dur ». Le terme *hardcore* est accolé à divers phénomènes « jeunesse » centrés sur la musique (et donc pas exclusivement au techno), et désigne habituellement la partie qui « pousse jusqu'au bout » la logique interne d'un mouvement : purisme de l'idéologie, violence de la musique, culte du « *destroy* », hédonisme exacerbé, etc. Les tendances *hardcore* du *rave*, qui régnerent en Angleterre (entre autres) de 1990 à 1993 (au cours de ce qui a été

tendances plus noires et que l'on pourrait qualifier de résolument orientés sur l'excès, semblent se déployer à des lieues de la philosophie spiritualisante du *peace, love, unity and respect*. Ceux-ci ont d'ailleurs choqués bien des analystes culturels et « puristes » du *rave* de par leur « paysage horrifiant » (*horrorscape*) : jeunes zombies apparemment pris dans l'exutoire insensé d'un jeu vidéo hurlant sur trame techno stridente et incroyablement rapide²⁶. Une autre tendance très typée, pour ne nommer que celle-là, est dite *Goa-trance*, ancrée dans un esprit de nostalgie des origines du *rave* et se revendiquant, elle, d'une quête spirituelle très explicite (d'où la référence à l'ancienne colonie portugaise en Inde devenue lieu de pèlerinage hippie). Ses ambiances sont parfumées d'encens et elle porte le « PLUR » en étendard, tout en préconisant l'usage du LSD ou de stimulants naturels sur celui de l'*ecstasy*, dont on redoute l'« impureté ».

Ainsi, pour en revenir à notre récit, celui ou celle qui connaissait déjà la saveur des *raves* y aura certes retrouvé plusieurs détails qui lui rappelleront sa propre expérience. Il ou elle y aura aussi invariablement noté des différences d'avec celle-ci. D'un autre côté, celle ou celui pour qui cette sous-culture était auparavant inconnue y aura trouvé, il faut en tout cas l'espérer, suffisamment d'éléments pour se repérer à travers une réalité que les contributions de ce numéro analysent sous diverses facettes.

La suite de cet article, pour sa part, entend changer l'orientation du regard posé jusqu'ici : d'intérieur, il se fera extérieur, afin d'essayer de tracer les contours historiques, sociaux et culturels du phénomène.

Genèse et évolution d'un mouvement fragmenté

« *Rave* ». De l'anglais « *to rave* », verbe signifiant « délirer, déraisonner, divaguer et s'extasier » (Larousse). Employé comme substantif, « *rave* » n'a pas de véritable antécédent dans l'usage populaire et demeure avant tout lié à une description d'*état*. En 1989, cette nouvelle utilisation s'est greffée à un phénomène lui aussi nouveau et qui a exercé — et continue d'exercer — une

baptisé là-bas « *the second wave of rave* » : la deuxième vague du *rave*), sont exposées tout particulièrement dans Reynolds, 1999.

²⁶ Ces *raves* furent la réalité de bien des jeunes, des classes ouvrières surtout. On les note ici de façon caricaturale.

influence importante sur notre culture. Certains DJs techno, grands hérauts de cet univers nocturne, sont devenus de véritables vedettes internationales. La figure de ce manipulateur du son, écouteurs aux oreilles et tables tournantes à portée de la main (que l'on retrouve également dans l'univers du hip-hop), s'est infiltrée dans la culture et symbolise aujourd'hui le *groove* et l'actualité. On dit qu'en Angleterre, on vend de nos jours trois tables tournantes pour une guitare, et que les jeunes souhaitent devenir non plus des stars du rock, mais plutôt des « DJs reconnus qui soulèvent la foule de danseurs ». Les publicités de bières, omniprésentes, ne cessent de mettre en scène des images de fêtes aux allures de « *rave* », alors qu'on ne consomme généralement pas d'alcool dans ces soirées. De nouveaux produits alcoolisés et une pléthore de « boissons énergétiques » apparaissent sur les tablettes régulièrement, directement inspirés des « *smart drinks* » vitaminés des soirées *raves*, en utilisant une esthétique « techno ». Par ailleurs, une agence de publicité fait sa propre pub au moyen d'encarts — affichés devant les urinoirs et les toilettes, notamment — où, sur fond de photo de foule dansant dans un *rave*, l'agence assure pouvoir projeter ses messages « là où ça se passe²⁷ »... La récupération commerciale à grande échelle, instrument d'institutionnalisation par excellence dans notre culture, et aujourd'hui entièrement achevée, est un signe indéniable de l'importance de l'univers techno-*rave*.

Techno et ecstasy : un mélange explosif

La musique techno, de laquelle ce phénomène procède, est née dans le décor industriel du Détroit de la dernière moitié des années quatre-vingt²⁸. Puis, quelque part entre Détroit et l'Angleterre, le

²⁷ Je place moi-même le « ça » en italique. Si le ça a déjà été utilisé à d'autres sauces, les *raves* sont devenus les endroits où « ça » se passe de nos jours, pour plusieurs (en particulier les agents de marketing ayant la jeunesse comme cible). Il est en effet formidable de noter comment ce pronom démonstratif a trouvé une carrière foisonnante dans tout ce qui touche à cet univers. Partout et à toutes les sauces, on verra répéter cette référence à ce *ça* (en anglais : *it* ; comme dans « *Can you feel it ?* »), telle une définition ostensive d'une expérience, devine-t-on — et d'un *savoir* qui en découle —, toujours innommable, toujours au-delà des mots et de la représentation, et qu'on nous enjoint de « vivre ».

²⁸ Pour cette histoire d'une évolution musicale et culturelle, voir Reynolds, 1998 et Silcott, 1999.

techno s'est acoquiné avec une certaine drogue de synthèse (jusque là presque inconnue²⁹) : le composé chimique de la famille des amphétamines que l'on surnomme « *ecstasy* », et « dont le nom à lui seul est déjà tout un programme » (Ménard, 1999, p. 23). Le mélange est explosif : les fêtes techno proto-*raves*, surnommées alors « *acid-house parties* », gagnent les clubs de Londres et enflamment un désir de fêter toute la nuit, renversant au passage les stricts codes de conduite et l'attitude « m'as-tu vu ? » qui tenaient alors le haut du pavé dans le monde nocturne de la métropole anglaise.

Des sources principales de l'histoire de la naissance de ce phénomène³⁰, il ressort qu'une atmosphère moribonde et déprimée régnait à l'époque sur de vastes couches de cette société, en particulier chez les jeunes de la classe ouvrière. À la suite d'une décennie sous l'emprise du conservatisme de Margaret Thatcher — à qui il appartient d'avoir proféré la célèbre phrase : « Il n'existe pas une telle chose que l'on puisse nommer "la société", il n'y a que des individus » —, c'est tout un pan de la société qui se voyait exclu d'un certain rêve du « bonheur économique ». C'est dans ce contexte que, selon les protagonistes, l'avènement des *raves* « changea tout », du jour au lendemain. Cette nouvelle entreprise débridée se bute toutefois très tôt contre les lois de fermeture des clubs (perçues en particulier par les jeunes comme étant des legs archaïques d'une période révolue) ainsi qu'aux cris d'alarmes et à la panique morale des populaires tabloïds conservateurs anglais. Conséquemment — et c'est une chose qui semble quasi inévitable partout où se sont implantés les *raves* —, les *acid house parties* ont très tôt eu affaire à la répression parfois musclée des autorités. Le phénomène continue néanmoins de prendre de l'ampleur, animé d'un rarissime enthousiasme, débordant dans les quartiers industriels abandonnés du *East-End* et dans les campagnes limitrophes. C'est alors que ces fêtes clandestines — qui durent toute la nuit et au-delà, parfois plusieurs jours — sont baptisées « *raves* ». Le phénomène « prend » dans tout le pays ; et ce, tout particulièrement dans les villes victimes d'un traumatisme post-

²⁹ Sur l'histoire de l'*ecstasy*, les sources les plus sûres demeurent anglo-saxonnes : Saunders et Doblin, 1996 ; Collin, 1998 ; Reynolds, 1998 ; Push et Silcott, 2000.

³⁰ Collin, 1998 ; Reynolds, 1999 ; Push et Silcott, 2000.

industriel telles que Manchester, Leeds, Sheffield, ou encore Glasgow, en Écosse.

Chaque fête devient une aventure, un jeu de chats et de souris, les raveurs mettant à leur profit une grande créativité et l'utilisation des technologies (internet, systèmes de messageries et téléphones cellulaires — encore coûteux et peu répandus à l'époque) afin de déjouer les autorités et de les placer devant un fait, ou plutôt une fête accomplie pouvant réunir plusieurs milliers de personnes. Efforts répressifs et cris d'alarme (sur les dangers — alors peu connus — de l'*ecstasy*, surtout) ne font que redoubler la détermination des raveurs et la curiosité des non-initiés, comme si une jeunesse en mal de sens, de rêve, de bonheur et d'intensité voyait dans ces avertissements une incitation plutôt qu'un découragement (Reynolds, 1999 ; Push et Silcott, 2000)³¹.

Pourtant, les nouvelles mesures législatives, le resserrement des forces policières et la popularité du phénomène *rave* finiront par avoir raison d'une grande partie de cette effervescence : de clandestine, celle-ci sera de plus en plus canalisée, retournant dans les clubs d'où elle originait. Seule une portion de la « scène » demeure alors clandestine, menée par quelques groupes de nomades techno qui improvisent des *raves* ici et là, souvent dans des sites revêtant une certaine signification « tribale » ou « spirituelle », tels les cercles de pierres, tors, talus, églises abandonnées, et autres lieux dits de « confluence énergétique » dont l'Angleterre regorge. Ce sont ces nomades, les *techno travellers* selon l'appellation convenue (soit le *rave* porté en mode de vie), qui seront responsables, en grande partie, de l'exportation du *rave* au-delà de la Manche, en Europe continentale, dans les pays où n'avait pas encore eu lieu cette floraison (les *raves* sont apparus dans le nord de l'Europe — Pays-Bas, Belgique et Allemagne — presque en même temps qu'en Angleterre).

Migration

Dans les années qui suivent, les *raves* se répandent rapidement dans plusieurs pays. Il est possible de désigner l'absence de paroles dans la musique techno (et donc le dépassement des frontières

³¹ Pour l'histoire de l'émergence et du développement de ce phénomène et de sa lutte avec les autorités (qui se lit d'ailleurs tel un véritable polar), lire Collin, 1998.

linguistiques), d'une part, ainsi que la démocratisation des moyens de production (le coût relativement peu élevé du matériel de base : sonorisation et enceintes, etc.³²), d'autre part, comme facteurs ayant pu faciliter une expansion internationale aussi spectaculaire. En effet, n'importe qui ayant accès à un ordinateur peut s'improviser auteur de pièces techno, tandis que deux tables tournantes et un bon système de son suffisent pour monter un petit *rave*³³. Le *rave* s'implante partout où ces moyens sont disponibles et où l'évolution des mœurs le permet (danse toute la nuit, consommation de drogues, etc.) (Collin, 1998) : l'Europe entière, y compris l'Irlande, les anciens pays « de l'Est » et certains pays de l'ex-Union Soviétique (Estonie, Lettonie, Russie, etc.), la Scandinavie, Israël, l'Amérique du Nord (Mexique compris), l'Argentine, le Brésil, l'Afrique du Sud, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon, Goa, la Thaïlande, etc. (Fritz, 1999) : tous verront déferler sur leur terre la vague techno-*rave*³⁴.

Certes, cette nouvelle sous-culture n'aura pas le même impact sur les esthétiques et sur le tissu social partout où elle s'inscrit³⁵. Ainsi, pour chaque ville, pour chaque région où s'implantent les *raves*, on aura droit à une saveur particulière, avec des

³² Il est relativement facile, comme dans le cas des fêtes reggae en Jamaïque ou des fêtes hip hop des ghettos noirs ou multiethniques américains ou français, de recueillir de l'équipement à gauche et à droite, de fabriquer soi-même certaines composantes et de réaliser des investissements communautaires dans l'achat de matériel (cette dernière possibilité constituant un fait sociologique des plus intéressants à l'ère de l'individualisme exacerbé).

³³ Sur la musique techno et ses particularités, voir les articles de A. Petiau et d'É. Boulé.

³⁴ Si une véritable histoire de la scène *rave* montréalaise (et à plus forte raison, québécoise) reste à faire, la meilleure (et presque seule) source à ce sujet demeure Ben Saâdoune *et al.*, 1997. Aujourd'hui, on retrouve des *raves* partout dans la province, de Québec au Saguenay en passant par Rimouski.

³⁵ On peut mesurer la différence de cet impact en lisant Reynolds (1998), Silcott (1999), et Push et Silcott (2000), notamment. Si l'univers techno a révolutionné tout un pan de la culture et s'est fortement normalisé en Angleterre et en Allemagne, par exemple, les *raves* en Amérique du Nord, quoique très influents auprès des jeunes, demeurent une activité et une esthétique parmi d'autres (*skaters*, punk, *heavy metal*, hip hop, etc.). Ailleurs, il peut s'agir de l'activité d'une minorité, ou encore donner lieu à des fusions aussi étonnantes que colorées (le *rave* au Brésil, par exemple). Ailleurs encore, il n'est pas rare que les *raveurs* soient perçus par l'état comme de véritables rebelles politiques nécessitant une répression encore plus sévère qu'ailleurs, comme c'est notamment le cas en Israël et en Russie, par exemple (Fritz, 1999).

caractéristiques propres, selon les tendances locales. Les *raves* se présentent alors comme une structure pouvant être animée d'une vie différente en fonction des besoins et des aspirations de ses participants : « si l'histoire du *rave* prouve bien une chose, c'est que sa forme est grande ouverte à l'interprétation et sculptée par l'intention (ou la disposition) des participants et de sa mise en scène³⁶ » (Silcott, 1999, p. 43). La polysémie et l'éclectisme en sont donc des caractéristiques essentielles : on ne peut réduire à une seule signification l'ensemble du phénomène.

Conjuguer au pluriel

On aura déjà sans doute remarqué que les *raves* se conjuguent au pluriel : de l'événement clandestin au club *after-hours*, on a affaire à une diversité qui ne se laisse pas facilement saisir. De plus, les auteurs dont les articles suivent, en ayant pour point de départ le phénomène observable au Québec ou en France, n'ont pas exactement les mêmes références lorsqu'ils parlent de « *rave* ».

Typologie nord-américaine

Au Québec, comme dans l'ensemble de l'Amérique du Nord, on a affaire à au moins cinq types d'événements directement apparentés à la thématique développée ici. Le terme « *rave* », dont l'usage est à l'origine d'un certain désaccord³⁷, réfère généralement à un ensemble caractérisant les manifestations techno : rassemblement festif où l'on danse toute la nuit au son de musique techno. On retrouve aussi l'utilisation de ce terme pour désigner les événements plus clandestins, à l'accessibilité plus restreinte (on doit connaître les lieux, physiques ou virtuels, de diffusion de l'information et de vente des billets, si billets il y a) et aux dimensions plus modestes (de moins d'une centaine de personnes à

³⁶ Je traduis, en essayant de conserver le sens qu'ont en anglais « *set and setting* », selon l'expression bien connue de Timothy Leary (ce penseur du psychédéisme et de la mystique psychotropique ayant exercé tant d'influence dans la culture depuis les années soixante), auquel l'auteur réfère spécifiquement ici.

³⁷ On objecte souvent que le terme « *rave* » est aujourd'hui dénaturé. On justifie cela en soulignant les différences considérables qui existent entre les *raves* des « origines » et ceux d'aujourd'hui. Ainsi, dans ce cas, le terme référerait uniquement à la réalité de la période *instituant* du phénomène. Il s'ensuit, non sans justesse, que l'on dira de la période actuelle qu'elle est « *post-rave* » (Reynolds, 1999 et M. Silcott, *conversation personnelle*).

quelques milliers). L'été surtout, on verra un autre type d'événement (plus ou moins dérivé des formes plus « pures »), plus ou moins commercial (et donc accessible), s'installer en plein-air dans le cadre de « festivals de musique électronique » qui dureront de deux à quatre jours.

Deux autres types d'événements sont directement issus de la popularisation et de l'institutionnalisation du phénomène. La motivation principale des producteurs de ces événements est lucrative. Il s'agit, premièrement, des méga-événements (souvent annuels) réunissant plusieurs milliers de personnes pour la nuit, dans les grands stades et centres sportifs, par exemple. Des DJs « vedettes » s'y succèdent sur une scène souvent bien en vue, et l'information est publicisée dans les hebdomadaires, les quotidiens et par le biais d'affiches. Les billets, eux, peuvent être achetés par le truchement des réseaux institués de l'industrie du spectacle. Apparentés à ceux-ci de par leur vocation commerciale, on retrouve depuis quelques années la présence croissante de clubs dits « *after-hours* » dans le paysage nocturne (à ne pas confondre avec les fêtes après-*raves*). Ces clubs en règle peuvent vendre de l'alcool jusqu'à l'heure prévue par la loi, et poursuivre ensuite leurs opérations jusqu'en matinée. Musique techno ou encore *house*³⁸, et même hip-hop, grosses pointures du circuit des DJs et danseurs s'y rencontrent, substituant à la ponctualité et au lieu secret de l'événement proprement *rave* la régularité du lieu et une réputation basée sur la « qualité » des soirées (on serait tenté de dire du « produit ») mises en scènes à chaque semaine.

Finalement, et de façon particulière au Canada et aux États-Unis, notamment, la musique techno (ou *house*), le rassemblement de corps en sueur dansant durant les longues et exténuantes heures de la nuit, auquel s'ajoute la transgression des codes sociaux et sexuels, donne lieu à un véritable réseau de fêtes nommées *circuit*

³⁸ Le néophyte ne ferait probablement pas la différence entre les deux. Le *house* (tiré du nom du club *Warehouse* de Chicago où le genre serait né) est en somme un des ancêtres du techno. Tourmant à un rythme un peu plus lent que le techno, le *house* peut incorporer des voix (sans contenu véritable, toutefois : voir l'article d'Anne Petiau). On l'entend surtout dans les clubs et dans les événements à prédominance gaie (on pourrait se demander pourquoi là et pas ailleurs). Pour une histoire du *house* dans les marges homosexuelles et noires de la côte est américaine, lire Silcott, 1999.

*parties*³⁹. Phénomène du ressort de la communauté homosexuelle (mâle en très grande majorité), ces événements à grand déploiement forment un circuit festif avec ses codes bien définis par l'usage (dont la tradition remonte aux clubs gais de New York du tournant des années quatre-vingt). Célébration d'une fierté gaie et de la tolérance au départ, ainsi qu'un moyen fort imaginaire de lever des fonds pour la lutte contre le VIH (dont l'apparition a eu un impact énorme sur cette communauté), ces événements font l'objet d'un véritable pèlerinage de la part de certains participants, de fête en fête, de ville en ville, le temps d'une fin de semaine⁴⁰. Montréal, notamment avec son événement *Black and Blue*, constitue un des plus importants arrêts du « circuit », prenant d'assaut aujourd'hui ni plus ni moins que le Stade Olympique. Selon les organisateurs de cet événement annuel⁴¹, ce serait par ailleurs le troisième en importance (en termes de retombées économique) dans la métropole québécoise, après le Festival international de jazz (FIJM) et le Grand Prix de Formule Un...

Particularités françaises

En France, le scénario est quelque peu différent. On y trouve tout d'abord un scénario semblable quant aux clubs *after-hours*⁴². Le terme « *rave* », employé aussi de façon générique, désigne plus spécifiquement des événements techno nocturnes légaux, à caractère commercial et relativement accessibles.

³⁹ Contrairement aux *raves* (voir plus loin), les événements des *circuit parties* furent, pour une partie de la population homosexuelle, un lieu de communauté et de reconnaissance qui donnèrent lieu à d'innombrables « explorations » de type sexuel, consistant en autant de transgressions flagrantes des codes de la morale ordinaire...

⁴⁰ On peut lire l'histoire de ce phénomène dans Silcott, 1999, que l'auteure complète et met à jour dans Push et Silcott, 2000.

⁴¹ Soit le BBCM (Bad Boy Club Montréal : voir le www.bbcm.org). L'événement principal du *Black and Blue* 2001 est baptisé « Origine » (en raison de sa onzième année d'existence) et son affiche présente une mer de danseurs balayés par des lasers encerclant une cerle de pierres monolithique, lui-même découpé sur un fond de gravures ésotériques.

⁴² Contrairement au Québec, les lois de fermeture des débits de boisson est variable selon les régions. Si Paris donne l'impression de verser ses alcools *ad continuum* (faisant ainsi des *after-hours* des clubs parmi d'autres), d'autres régions sont plus réglementées : les *after-hours* prennent alors la relève un peu de la même manière qu'ici.

La véritable particularité de la France dans le domaine techno, en rapport à ce que nous connaissons ici, est sans conteste l'existence des « teknivals », ou *free parties*. *Free* pour « gratuits », certes, mais aussi pour « libres ». Cette liberté, érigée en valeur suprême, n'est pas sans recoupement avec une philosophie anarchiste⁴³. Il s'agit là d'une aile véritablement radicalisée (du moins pour son noyau dur de participants) qui cultive une distanciation par rapport à l'ensemble de la société. Ces événements, qui peuvent s'étendre sur plusieurs « jours », sont résolument clandestins. On y reprend le modèle des *raves* anglais du tournant des années quatre-vingt-dix, au plus fort de la résistance aux autorités : au terme d'un labyrinthe télécommunicatif usant de messages téléphoniques, des convois de voitures se rassemblent pour investir (sans préavis) un champ, un ancien hangar ou encore une base militaire désaffectée. On y installe alors le matériel sonore et des effectifs minimaux (pas de grand déploiement visuel ou de créateurs d'ambiance), avant de « teuffer » (fêter, en verlan) non seulement toute la nuit, mais peut-être trois ou quatre⁴⁴.

Continuités et ruptures

Se rassembler, danser au son d'une musique, consommer des drogues dans le cadre d'événements plus ou moins encadrés — certains ne verront là que du déjà-vu. Faut-il y voir, simplement, une nouvelle interprétation d'une même jeunesse rebelle qui fait grand usage de tous ces éléments ?

Comme l'écrivait la journaliste et *columnist* montréalaise Nathalie Petrowski, donnant écho à bien d'autres enfants de la *beat generation* des années soixante se disant aujourd'hui « ouverts » à l'idée des *raves* : « Si j'avais 18 ans aujourd'hui, je passerais mes nuits dans les *raves*, j'en suis convaincue. Le *rave* étant pour les

⁴³ La revendication d'une philosophie anarchique aux tendances mystiques n'a ici rien d'exceptionnel. L'interprétation du techno et des *raves* a très souvent été faite en ces termes par des membres parmi les plus éminents de ces sous-cultures.

⁴⁴ Je tiens à remercier A. Petiau pour la sanction de ces informations concernant la France. On peut d'ailleurs exprimer le regret qu'il n'existe à proprement parler (à ma connaissance) aucune histoire ou description détaillée des *raves* en France à ce jour, malgré la quantité croissante de publications sur le sujet. On peut en grappiller quelques bribes dans *Art Press*, 1998 et Leloup et al., 1999.

jeunes d'aujourd'hui l'équivalent des grandes messes rock pour les gens de ma génération, ce serait tout à fait dans l'ordre des choses.⁴⁵ S'il est vrai que les bouillons de culture qui entourent les *raves* et la musique techno présentent, à plusieurs niveaux, une continuité avec ces mouvements — certains préféreront parler de *modes* — qui les précèdent, on assiste aussi à un certain nombre de ruptures significatives qui en font un ensemble polysémique recelant une grande originalité.

Les *raves* et les « techno-cultures » qu'ils incarnent présentent bel et bien des similarités avec les années soixante, par exemple, notamment en ce qui a trait à la reprise d'une certaine forme de l'éthique hippie du *peace and love*. Cependant, il faut préciser que « Woodstock », l'événement emblématique par excellence de cette époque, n'a eu lieu qu'une seule fois. Pour leur part, les *raves* rassemblent plusieurs dizaines de milliers de personnes, à répétition, dans divers pays⁴⁶. On pourra mieux saisir le rapport des ressemblances et divergences d'entre ces mouvements en examinant les axes suivants.

Musique techno et technologie

On le sait, parmi les caractéristiques qui font une culture jeunesse depuis les années cinquante, le rapport à la musique occupe une place de choix, parfois déterminante : on n'a qu'à

⁴⁵ « Ceux qui ravent en couleur », dans *La Presse*, 11 juillet 2001. Un des seuls articles à être paru autour de cette date qui remettait en cause l'orientation (dans l'esprit « tolérance zéro ») des nouvelles mesures policières à l'égard des *raves* montréalais, d'une légalité douteuse : présence policière au sein même des événements, fouilles en profondeur de tous les participants, fichage des « suspects », etc.

⁴⁶ Le *rave* anglais de Castlemorton Commons a constitué, pour tout exemple, l'événement clandestin le plus important de ce pays, avec une participation d'entre vingt et quarante mille personnes ayant défié un imposant dispositif policier (Reynolds, 1999, p. 164-167 ; Collin, 1998, p. 211-219). L'événement techno annuel plus institutionnalisé du *Love Parade* de Berlin, sorte d'envahissement diurne du techno en pleine métropole Allemande, a pour sa part atteint une participation de plus d'un million de personnes depuis 1997. Chaque « parade » emprunte un thème du genre « *Peace on Earth* » (1995) et « *One World One Future* » (1998). Cette idée a fait des petits, et plusieurs événements du même type ont maintenant lieu dans diverses capitales européennes, dont Paris, avec sa « *Techno Parade* » qui attire dans ses rues des centaines de milliers de personnes. (Pour des données sur le *Love Parade*, voir <http://germanculture.about.com/library/weekly/aa063000b.htm>.)

penser au *rock'n'roll* et à ses descendants (rock psychédélique, progressif, *punk*, alternatif, *grunge*, etc.), ou encore au disco. Avec le techno, toutefois, c'est un rapport particulier à la technologie qui se dessine, intimement lié à ses sonorités et ses modes de production et de diffusion. En effet, tout dans les *raves* — des réseaux Internet et téléphoniques en passant par les éclairages, les projections et, de toute évidence, tout ce qui touche à cette musique — semble être permis par les progrès de la technologie et la démocratisation de l'accès à celle-ci⁴⁷. Tandis que le mouvement hippie était animé en grande partie d'un doute, voire d'un refus de la technologie, l'univers techno entend au contraire embrasser celle-ci afin de la soumettre à une recherche du plaisir. Un thème qui traverse ce mouvement prône le « détournement de la technologie productive » au service de l'hédonisme et de l'improductivité⁴⁸.

Le leitmotiv du « fêter-ensemble »

Une autre caractéristique du phénomène *rave* est l'absence, à première vue, de discours rassembleur ou de toute idéologie unificatrice. On parlera notamment de la non-narrativité d'une musique linéaire et sans paroles⁴⁹, en opposition à la chanson et à la structure du rock (couplet, refrain, pont, etc.). L'importance n'est pas mise sur le *rassemblement autour d'un message*, mais bien sur le *rassemblement lui-même*, dans un cadre festif.

De la même façon, le *rave* se dérobe au spectacle, en coupant court à la relation à la scène et en libérant les participants d'une orientation déterminée dans l'espace. En effet, le DJ opère dans l'ombre ou presque (sauf dans les événements commerciaux), en marge de la piste de danse (c'est-à-dire presque tout l'espace), laissant donc toute la place aux danseurs. Comme l'ont souligné à maintes et maintes reprises des raveurs de toutes tendances, des DJ et des observateurs, *c'est la foule qui est l'événement*.

⁴⁷ Contrairement à ceux qui les ont précédés, la génération de jeunes qui se sont retrouvés dans les *raves* a, de façon générale, connu beaucoup plus d'accès à la technologie sur une base quotidienne ; on n'a qu'à penser aux jeux vidéo et aux ordinateurs, par exemple.

⁴⁸ Sur la relation culturelle à la technique, voir Ménard et Miquel, 1988, pour qui la nébuleuse techno aurait fourni une illustration tout à fait remarquable de la thèse qui y est soutenue.

⁴⁹ Voir l'article d'A. Petiau dans ce numéro.

En complément à cette désorientation de l'espace laissant place à l'être-ensemble, on ne peut trop insister quant à l'importance qui est accordée à la danse. C'est là l'activité par excellence qui unit tous les *raves* : une danse individuelle, aux mille et une variantes, exercée au sein d'un groupe et sans règles définies qui en codifieraient explicitement les mouvements⁵⁰.

Les drogues

Les drogues de choix dans l'univers techno méritent aussi un point de comparaison. Les *raves* sont assez rapidement devenus des lieux de convergence de plusieurs usages de psychotropes, un phénomène généralement désigné aujourd'hui par le terme de « polytoxicomanie récréative ». Pour ne nommer que quelques-unes des substances que l'on peut trouver sur le marché noir qui gravite autour de ces sous-cultures, on peut nommer le LSD, ce psychédélique associé aux années soixante, et qui est toujours consommée dans certains cercles ; la marijuana, très présente, avec ses volutes dont on ne fait plus grand cas aujourd'hui dans de larges pans de la culture urbaine ; les amphétamines comme le *speed*, bien représentées, permettant au corps dansant de tenir le coup toute la nuit ; etc.⁵¹. La drogue de choix demeure toutefois l'*ecstasy*, au point où celle-ci est même souvent perçue comme l'emblème même, sinon de l'ensemble des sous-cultures techno, à tout le moins des *raves*. Presque partout où ces derniers se sont implantés, et peut-être en partie à cause de l'*ecstasy* avec laquelle il ne se marie pas si bien, l'alcool a été pour sa part largement relégué aux

⁵⁰ Cette dernière caractéristique n'est d'ailleurs pas l'apanage de cette sous-culture seule : on connaît ce type de danse depuis l'arrivée du rock. L'accent placé sur cette activité apparaît toutefois plus appuyé dans le cas des *raves* : contrairement au cas des bars dansants, il n'y a pas d'autre activité principale dans les *raves* que la danse (pas de consommation avec rituel d'achat réitéré au bar, par exemple).

⁵¹ Pour une liste plus exhaustive et une description plus détaillée des substances, usages et compositions, voir Push et Silcott, 2000, p. 162-175 ; Saunders et Doblin, 1996, p. 139-153 (ainsi que le site web de Nicholas Saunders, www.cityscape.co.uk/users/bt22/) ; Peterson, 1996 (en français), ainsi que les sites web *Hyperreal* (www.hyperreal.org) et *The Vaults of Erowid* (www.erowid.org), notamment.

oublies, perçu comme une substance simplement « dépassée » ou favorisant la violence et l'avidité sexuelle⁵².

Les effets de l'*ecstasy*, pour leur part, se démarquent sensiblement de ceux des autres drogues. Cette distinction se reflète d'ailleurs dans la classification du MDMA au sein d'une nouvelle catégorie de drogues baptisée les « entactogènes »⁵³. Celles-ci ont comme « principales propriétés de modifier l'état de conscience, d'entraîner des désinhibitions au niveau émotionnel, de favoriser une conscience plus aiguë de soi et d'abolir [sic] les barrières de la communication et des interactions interpersonnelles. Les entactogènes ne modifient pas aussi intensément la perception de la réalité extérieure que les hallucinogènes plus puissants comme le LSD, la mescaline et la psilocybine [la substance active des "champignons magiques"] » (Peterson, 1996, p. 13). Ainsi, en opposition au LSD, l'*ecstasy* n'est pas une drogue « mentale » ou psychédélique, en ce qu'elle n'affecte pas principalement l'acuité du raisonnement et de la pensée ; elle agit plutôt au niveau des sensations corporelles, favorisant une hypersensibilité au toucher et aux sonorités de la musique techno, par exemple. Un autre effet très remarqué du MDMA, attribuable à la désinhibition émotionnelle, consiste en une amplification particulière de la capacité d'empathie, d'où son surnom de « drogue de l'amour » (*love drug*) ou de « l'étreinte » (*hug drug*) (Peterson, 1996, p. 14).

Il est toutefois bon de remarquer que, si on associe bien souvent les *raves* et autres événements techno à la consommation de

drogues, toute évaluation de la consommation en termes de quantités ou de pourcentages demeure extrêmement délicate. De plus, dans une étude anglaise datée de 1997, la consommation de drogue se retrouvait au cinquième rang seulement des expériences tenues pour agréables par les habitués des événements techno, derrière « la musique, la socialisation, l'ambiance et la danse⁵⁴ ».

Une sexualité muée en sensualité⁵⁵

Ces particularités des effets de l'*ecstasy* ne sont pas sans rapport avec la sensualité que l'on observe dans les *raves*. Les autres phénomènes jeunesse de la dernière moitié du vingtième siècle ont été, entre autres, le théâtre d'une transgression des interdits traditionnels concernant l'activité sexuelle : on n'a qu'à penser au fameux « amour libre » du mouvement hippie. La majorité de nos contemporains voient d'ailleurs les résultats de ces expérimentations comme constituant une véritable « révolution sexuelle » libératrice. Dans les *raves*, toutefois, une des premières choses qu'il est donné de constater est ceci : l'abondance des caresses, des étreintes, des « mains dans la main », des massages, etc., et l'absence notable d'attouchements sexuels et des rituels de séduction habituels. On peut voir, par exemple, plusieurs jeunes hommes massant une fille, ou encore des caresses entre personnes du même sexe (sans qu'il y soit question d'homosexualité). Ainsi, loin d'être un lieu où l'on drague pour « s'envoyer en l'air » à qui mieux-mieux, les contacts physiques que l'on observe semblent plutôt de l'ordre de ce que l'on pourrait qualifier de « sensualité non-génitale⁵⁶ ». S'il demeure possible que les *raveurs*

⁵² Cette disposition par rapport à l'alcool, si elle démontre une démarcation assez radicale d'avec la tradition des bars et des clubs, mériterait une étude comparative pour l'éclairer. Néanmoins, avec l'établissement de gros événements commerciaux et de certains clubs *after-hours*, l'alcool a refait son apparition dans l'univers techno, où on en fait désormais la vente. La consommation demeure toutefois limitée. Les cannettes de bière sont aussi de la partie dans les « *frees* » françaises, leur vente constituant le mode de subsistance de certains « nomades techno ».

⁵³ Il existe aussi un très fort courant qui prône la classification du MDMA dans le rang des « enthéogènes » (traduction littérale d'*entheogen*), auprès du LSD, entre autres. On qualifierait ainsi les substances psychoactives à usage sacramentel qui, étymologiquement, « facilitent [l'expérience et la connaissance] du Dieu intérieur », et dites pouvant conduire à une « expérience religieuse primaire ». Le plus récent (et très sérieux) ouvrage sur le sujet rassemble des membres de congrégations religieuses, des médecins, psychologues et autres spécialistes anglo-saxons, dans Thomas B. Roberts (dir.), 2001.

⁵⁴ *Release Drugs and Dance Survey : An Insight Into the Culture*, Londres, Release, 1997, cité dans Ward et Fitch, 1998. Il n'y a pas de raison majeure de douter qu'il en soit sensiblement de même en Amérique du Nord.

⁵⁵ Selon Ward et Fitch, 1998, p. 114, le rapport homme : femme de participants à un événement techno à Londres serait de l'ordre de 60 : 40, données qui semblent transposables à la situation montréalaise, si l'on s'accorde une légère marge de manœuvre.

⁵⁶ Voir Joos, 1997. En lien avec ces nouveaux rapports relationnels, on a même parlé du *rave* comme du lieu de l'établissement d'une « zone d'androgynie temporaire » (M. Grimshaw), soit un lieu où les genres sont inversés, voire suspendus. Michael Grimshaw est un anthropologue rattaché à l'Université de Melbourne. L'expression est évoquée dans le projet d'ouvrage collectif *Rave Ascension*, portant sur le *rave* comme techno-spiritualité contemporaine, qu'il dirige, et auquel j'aurai le plaisir de participer.

expérimentent leur sexualité *en dehors des raves*, l'événement lui-même demeure un lieu où l'activité sexuelle paraît déplacée, et où la caresse est encouragée (massage, câlin, etc.), plutôt que l'attouchement (aux seins et aux parties génitales) dans « l'espoir de l'orgasme ».

*

Ces considérations sur les ruptures et les discontinuités sont certes trop rapides pour que l'on puisse prétendre avoir cerné l'essence du phénomène *rave* et sa position dans la culture. Et si le présent recueil porte le titre des « technoritualités », on est en droit de demander ce que ces univers nocturnes véhiculent comme visions du monde particulières ; ou encore s'il n'y aurait pas la possibilité d'y voir l'émergence d'une nouvelle réalité sociale. Mais a-t-on vraiment affaire à une nouvelle façon de vivre une quête de sens ? Ou serait-ce plutôt simplement une autre manière, peut-être plus « futuriste », d'évacuer — le temps d'un *week-end* — des pulsions et des frustrations, ce qui, en retour, permettrait de supporter sans la questionner l'oppression d'une individualité « profane » ? Est-ce là une fuite carburant aux psychotropes et aux conduites excessives, ou y a-t-il, pour les participants, une véritable construction de sens et d'identité ? Les *raves* se rapprochent-ils enfin davantage, pour reprendre l'interrogation de S. Reynolds, d'une nouvelle sorte de communauté « spirituelle », ou d'un vaste parc thématique hédoniste qui emprisonne l'individu ? (Reynolds, 1999, p. 382)

On a vu que les sous-cultures techno étaient en fait une myriade fracturée de réalités plus ou moins convergentes. Ainsi les réponses à ces questions, comme les faits, risquent d'être morcelées. Somme toute, on ne peut qu'espérer avoir contribué à générer un débat qui dépasse largement le phénomène lui-même et qui, à son tour, se fera porteur de nouvelles interrogations et de nouveaux regards.

Ouvrages cités

- Art Press*, 1998, « Techno : anatomie des cultures électroniques », hors série, no 19.
 BEN SAÂDOUNE, Nora, *et al.*, 1997, *Rituel festif / Festive Ritual*, Montréal, Macano.
 COLLIN, Matthew, 1998, *Altered States*, London, Serpent's Tail.

FRITZ, Jimi, 1999, *Rave Culture. An Insider's Overview*, s. l., Canada, Smallfry Press.

GALLAND, Emmanuel, 1997, « Réveillez-vous ! », dans BEN SAÂDOUNE *et al.*, 1997.

JOOS, Jean-Ernest, 1997, « Ouvertures. À la surface de la peau », dans BEN SAÂDOUNE *et al.*, 1997, p. 11-13.

LELOUP, Jean-Yves *et al.*, 1999, *Global tekno*, vol. 1, s. l., France, Éditions du Camion Blanc.

MONGEAU, Alain, 1997, « Trajectoires », dans Ben SAÂDOUNE *et al.*, p. 20-21.

MÉNARD, Guy, 1999, « Quête de sens ? Quête des sens ? S'envoyer en l'air », dans Yves BOISVERT et Lawrence OLIVIER (dir.), *À chacun sa quête*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 11-37.

MÉNARD, Guy et Christian MIQUEL, 1988, *Les ruses de la technique*, Montréal, Boréal et Paris, Méridiens-Klincksieck.

OSBORNE, Ben, 1999, *The A-Z of Club Culture*, London, Sceptre.

PETERSON, Robert, 1996, « *Ecstasy* » : *synthèse documentaire et pistes de prévention*, Québec, Direction de la santé publique de Lanaudière.

PUSH et Mireille SILCOTT, 2000, *The Book of E. All about Ecstasy*, London, Omnibus Press.

REYNOLDS, Simon, 1999, *Generation Ecstasy*, New York, Routledge.

ROBERTS, Thomas B. (dir.), 2001, *Psychoactive sacramentals. Essays onentheogens and religion*, San Francisco, Council on Spiritual Practices.

SAUNDERS, Nicholas et Rick DOBLIN, 1996, *Ecstasy. Dance, Trance and Transformation*, Oakland, California, Quick American Archives.

SILCOTT, Mireille, 1999, *Rave America. New School Dancescapes*, Toronto, ECW Press.

SCHÜTZE, Bernard, 1997, « Flyer power », dans BEN SAÂDOUNE *et al.*, 1997, p. 16-17.

WARD, Jenni et Geoffrey PEARSON, 1997, « Recreational drug use and dealing in London », dans Dirk J. KORF et Heleen RIPER, *Illicit Drug Use in Europe*, Proceedings of the Seventh Annual Conference on Drug Use and Drug Policy, p. 140-146.

WARD, Jenni et Chris FITCH, 1998, « Dance culture and drug use », dans *Drug use in London*, London, Leighton Print, p. 109-124.

WARD, Jenni, 1998, « Changing Youth Transitions — new risks and vulnerabilities », *Drugs: education, prevention and policy*, 5, 1, p. 105-108.

_____, 2000, *Stopping Selling ?*, Actes de conférence présentées au American Society of Criminology Conference, San Francisco.